

Gilberte BARIL

Les vœux monastiques et la dignité de l'homme

La consécration religieuse n'attente pas à la dignité de la personne, puisqu'elle accomplit l'élection du baptême l'homme y passe de sa propre personne, vouée à la mort, à la personne que lui donne Dieu et qu'il appelle à la vie.

L'AN 110 de l'ère chrétienne : Ignace d'Antioche est en route pour Rome afin d'y subir le martyre. Il envoie devant lui aux chrétiens de la capitale impériale un vibrant plaidoyer : « *Mon enfantement approche (...). Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand j'en serai arrivé là, je serai un homme. Permettez-moi d'imiter la passion de mon Dieu* » (1).

Peu d'écrits anciens expriment de façon aussi tranchante le paradoxe incroyable planté au cœur même du christianisme : proclamer, dans un même souffle, la royauté de la créature humaine consciente d'atteindre à sa plénitude, à son accomplissement, sa certitude d'entrer dans la Vie pleine et entière, non dans le succès, l'avoir ou le plaisir, mais dans l'offrande totale de sa vie, par l'imitation du Sacrifice Sauveur de Jésus.

Ce témoignage fort ancien, et quantité d'autres, laissent deviner chez ces personnes un état de liberté intérieure, fruit d'une personnalité en pleine maturité. Non moins éloquentes pourtant sont les récits de tant d'hommes et de femmes à travers l'histoire qui, pour répondre à l'appel de Dieu, franchissent, dans la joie et l'amour, les barrières de la pusillanimité, du respect humain, des contraintes sociales et offrent leur vie au Seigneur. Ainsi en est-il d'un François d'Assise qui se dépouille complètement de tout, au grand dam des siens, pour épouser Dame Pauvreté comme son divin Maître. Également étonnant est le cas de cette petite Amérindienne, Kateri Tékakwitha, récemment béatifiée, qui résiste à toutes les pressions de son milieu, afin de vouer sa virginité au Christ au sein d'un monde culturel pour lequel un tel comportement était littéralement impensable. Ces exemples, et tant d'autres, ne sont-ils pas une illustration de cette parole surprenante de Jésus retenue par les quatre évangélistes : « Qui cherchera à conserver sa vie la perdra et qui la perdra la sauvegardera » (Luc 17, 33) ?

Perdre sa vie pour la trouver : affirmation scandaleuse contre laquelle achoppent la raison humaine et l'appétit de vie plénière inscrit au cœur de l'homme. Et aujourd'hui, plus qu'à n'importe quelle autre époque, l'acceptation d'une telle affirmation devient presque intolérable. Car notre temps est particulièrement marqué par la conscience renouvelée des droits fondamentaux de la personne humaine comme norme éthique suprême dans les rapports sociaux et dans la poursuite par chaque individu de son bien propre. Pour plusieurs de nos contemporains, le christianisme, en proposant comme idéal la perte de soi, apparaît comme la suprême aliénation de l'homme. Et plus particulièrement, — puisque c'est là le thème de cette réflexion, — la valorisation par les chrétiens d'une forme d'existence basée sur la profession des conseils évangéliques, et donc, impliquant le renoncement à l'exercice des droits fondamentaux de l'homme, droit à la possession des biens matériels, droit à l'amour dans une situation de conjugalité féconde, droit à l'auto-détermination, apparaît comme une aberration destructrice du sens de la responsabilité « humaine ».

Nous reconnaissons bien dans ces propos le noyau central de tant d'accusations portées contre le message évangélique. Or la présente réflexion sur les vœux de religion en relation avec la dignité humaine, veut aller à la rencontre de cette réaction de scandale, non en évacuant le paradoxe impliqué, mais en le poussant jusqu'au bout. En effet, notre regard doit plonger au cœur de l'apparente contradiction inhérente à l'enseignement évangélique et à la pratique ecclésiale, pour y trouver cette suprême sagesse dont Paul nous dit qu'elle est salut pour les croyants (cf. 1 Corinthiens 1, 21).

Pour atteindre notre objectif, nous partirons de l'enseignement biblique sur l'homme, essayant d'y découvrir la portée spécifique de la Révélation chrétienne sur le drame existentiel de l'humanité aux prises avec le mal, donc avec ce qui porte atteinte à la dignité humaine. Ainsi, nous serons en mesure de mieux accueillir le message tranchant de l'exigence évangélique de perte de soi, voyant dans *quel Mystère inouï d'Amour* il s'enracine. Et c'est ainsi qu'apparaîtra plus clairement comment, loin de s'opposer à la dignité de la personne humaine, les vœux de religion peuvent en garantir un réel épanouissement chez ceux qui ont perçu en eux-mêmes l'appel à s'y engager, tout comme ils peuvent être, au sein de l'Église et de l'humanité, une manifestation toute particulière de la grandeur de la personne humaine selon le dessein éternel de Dieu.

Dignité humaine et message évangélique

Il faut affirmer que le message chrétien concerne bien la dignité humaine ; en effet le paradoxe évoqué plus haut pourrait laisser croire que la « perte de soi » proclamée par l'Évangile rend banale, profane et périphérique toute préoccupation sur la personne humaine, sa dignité et les exigences de justice qui découlent du respect de cette dignité. Affirmer cela serait faire la sourde oreille à l'insistance permanente et même grandissante de l'enseignement ecclésial sur ce thème, surtout ces dernières décennies.

Il est certain qu'aucune époque de l'histoire de l'Église n'a perçu avec autant d'acuité la primauté du respect de la personne humaine comme norme éthique principale dans la vie des hommes et des femmes, et comme signe, lieu et moyen de la fidélité de la créature humaine à la volonté de son Créateur. Plus encore, la

(1) Ignace d'Antioche, *Lettres* (éd. Camelot, « Sources Chrétiennes ». Paris, Cerf, 1958). p. 115.

grande loi de l'amour qui est au coeur de l'Évangile trouve dans ce thème et ses mille harmoniques, le registre premier de son déploiement et le critère de base de son authenticité. Car le premier pas dans l'amour, c'est la justice qui appelle au respect. « Celui qui dit qu'il aime Dieu et qui n'aime pas son frère est un menteur » (1 Jean, 4, 20).

Cet impératif moral qui est partie intégrante de la révélation judéo-chrétienne repose sur l'affirmation sans ambages de la bonté foncière de toute la création, et très spécifiquement de l'être humain créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. La Révélation biblique est foncièrement positive quand elle parle de la personne humaine, de la vie terrestre, des désirs profonds du coeur humain pour l'amour, la connaissance, le dépassement de soi, quand elle parle du corps, de la vie corporelle et de tout ce qui l'entoure — espace vital, possessions de biens matériels, reproduction charnelle —, quand elle parle du domaine de la politique, des relations sociales. En un mot, toute la création est l'oeuvre du Dieu infiniment Bon, Sage, du Dieu Amour qui traduit quelque chose de Lui-même et de sa perfection dans son oeuvre (cf. *Sagesse* 13, 1. 3-5).

Et pourtant, il y a le mal, le péché, et ultimement, la mort, réalités existentielles avec lesquelles l'être humain est aux prises, drame douloureux et source de douleur dont aucune personne n'est totalement innocente, puisque chacune en perpétue constamment les effets par ses choix souvent marqués par l'égoïsme, l'orgueil, la concupiscence sous toutes ses formes. La Révélation chrétienne n'escamote pas ce drame humain. Au contraire, elle en élucide avec clarté les composantes et en éclaire la racine, là où elle est, c'est-à-dire en l'homme. « *Etabli par Dieu dans un état de justice, l'homme, séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se dressant contre Dieu. Ayant connu Dieu, "ils ne lui ont pas rendu gloire comme à un Dieu", (...) mais leur coeur inintelligent s'est enténébré, et ils ont servi la créature de préférence au Créateur* ». Le texte conciliaire continue en montrant comment l'homme vit cette rupture au fond de lui-même. Cette division se répercute continuellement dans des luttes dramatiques entre individus et collectivités. Et le texte de conclure : « *...Voici que l'homme se découvre incapable par lui-même de vaincre effectivement les assauts du mal et ainsi chacun se sent comme chargé de chaînes. (...) Quant au péché, il amoindrit l'homme lui-même en l'empêchant d'atteindre sa plénitude* »⁽²⁾.

En un mot, l'humanité qui aspire au bien, à l'amour, à la paix, est pourtant en lutte, une lutte entre la lumière et les ténèbres, l'amour et la haine, et pour tout dire, entre le bien et le mal. Et « *la ligne de partage entre le bien et le mal... traverse le coeur de chaque homme et de toute l'humanité* » (3).

Le paradoxe humain et le

« Mystère caché en Dieu et révélé dans le Christ »

Ce tableau, à la fois grandiose et dramatique, que la Révélation nous offre de la condition de l'homme nous parait, sinon un mystère, du moins un problème, pour ne pas dire un scandale. N'entendons-nous pas souvent des phrases comme

celles-ci : « Comment un Dieu bon a-t-il pu permettre le mal ? Si l'homme est si grand aux yeux de Dieu, pourquoi le laisse-t-il souffrir ? ». Or, remarquons-le bien, l'Écriture ne laisse aucune place pour une accusation contre Dieu, — car Celui-ci ne s'excuse jamais d'un apparent échec (!) dans son oeuvre, — pas plus qu'elle n'offre prise à des rationalisations idéalistes et sécurisantes qui disculperaient totalement l'homme et l'empêcheraient de sonder son coeur.

C'est que l'essentiel du message de la Révélation est *plus loin et plus haut*. Et pour pouvoir le comprendre, l'homme doit accepter de se situer devant son Créateur, comme mis à nu, dans un dépouillement total de son « moi » suffisant. Ainsi, une des paroles initiales dans le grand dialogue entre Dieu et l'humanité que la Bible nous transmet, est une interpellation de l'homme pour qu'il reconnaisse le Dieu Transcendant : « N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte » (*Exode* 3, 5). Ayant situé l'homme dans la vérité de sa condition de créature, « Celui-qui-est » peut maintenant ouvrir son coeur et commencer le dévoilement du Mystère : « J'ai vu la misère de mon peuple... Je suis résolu à le délivrer... » (*ibid.* 3, 7 s.). Et toute l'histoire d'Israël sera une longue pédagogie par laquelle le Dieu Transcendant et Miséricordieux éduquera son Peuple et, par lui, l'humanité, à l'ouverture du coeur pour sa libération totale.

Or comment Dieu réalisera-t-il ultimement cet exploit ? « Quand vint la plénitude du temps » (*Galates* 4, 4), le Verbe Créateur, Fils Unique du Père rejoint sa créature humaine au sein même de sa situation existentielle d'esclavage et de péché : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (*Jean* 1, 14). Prenant sur lui notre condition d'esclave, et se faisant en tout semblable aux hommes, hormis le péché, il offre au Père, dans un *acte de suprême amour*, l'obéissance parfaite de la créature à son Créateur ; et cela « jusqu'à la mort de la Croix » (*Philippiens* 2, 8). Ainsi, Jésus dénoue en sa Chair livrée, en son Sang versé, le drame du mal, du péché, et même de la mort, puisque le Père, en réponse à son offrande, le glorifie par la Résurrection. En effet, dans cette irruption finale du don de Dieu qu'est la Résurrection du Fils, prémices de la nôtre, Jésus t...*fait l'expérience radicale de la miséricorde, c'est-à-dire, l'Amour du Père plus fort que la mort. Et c'est aussi le même Christ, Fils de Dieu, qui, au terme — et en un certain sens au-delà même du terme — de sa mission messianique, se révèle lui-même comme source inépuisable de la miséricorde, de l'Amour qui, dans la perspective ultérieure de l'histoire du salut dans l'Église, doit continuellement se montrer plus fort que le péché* » (4).

Or cette Source de la miséricorde, de l'amour « plus fort que la mort », — le Christ glorifié, au Coeur toujours ouvert « en état de Don et de Pardon » — est toujours là au coeur de l'Église, répandant sur elle l'Esprit de la promesse. Cette Source y est, comme en un sommet, dans ce Don d'Amour que Jésus fit de Lui-même au soir du Jeudi Saint dans le Pain Rompu et dans la Coupe de l'Alliance nouvelle, Don qui perpétue jusqu'à la fin des temps par le ministère de l'Église, l'offrande sacrificielle de sa Vie au Père pour notre salut. Ainsi, depuis lors, « *la terre est comme un autel immense ; il n'y a qu'un prêtre : le Christ, et le Christ* »

(2) *Gaudium et Spes*, n° 13.

(3) A. Soljenitsyne, *L'archipel du Goulag*, t. 2, Paris. Seuil, 1974, p. 459.

(4) Jean-Paul II, *Encyclique « Dives in Misericordia »*, *Documentation Catholique*, Paris, 1981, n° 1797, p. 1092.

fait entendre les battements de son Coeur produisant toujours le même acte d'amour qui le pousse à s'immoler pour la gloire de la Sainte Trinité et à se donner aux hommes parla communion, afin de les unir à ses adorations et à ses louanges... » (5), afin de les transformer en profondeur et faire d'eux, au sein de notre monde, dans l'épaisseur de ses luttes, de ses souffrances et, en même temps, dans l'élan de ses espoirs, des « sacrements » de l'amour, de ce monde nouveau, surgissant du Pain Rompu.

Voilà le « Mystère » que Dieu nous a dévoilé en Jésus-Christ, l'Homme Nouveau, Celui en qui « nous trouvons la rédemption, par son sang, la rémission des fautes » (*Ephésiens* 1, 7), Celui en qui la personne humaine peut répondre en plénitude à sa vocation d'homme, Celui en qui, surtout, nous devenons des fils adoptifs du Père, des commensaux de la Table de l'Intimité Trinitaire ici-bas dans le partage ecclésial du Pain Rompu, et là-haut, dans le face à face du banquet eschatologique.

Mais alors, le paradoxe évangélique : qui perd sa vie la trouvera, n'en est plus un ! Car en Jésus, le Fils Bien-aimé du Père, nous avons vu l'Amour « à l'extrême » (*lean* 13, 1) briser l'emprise du mal par le don total de Lui-même « quoi qu'il en coûte ». Et ce même paradoxe cesse également d'en être un pour celui qui accueille la révélation de l'Amour du Père manifesté en Jésus et qui s'engage à reproduire dans sa vie les « traits » du Sauveur en accueillant cette exhortation de Paul, « Suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour vous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur » (*Ephésiens* 5, 12). En un sens, tout le christianisme est indu dans cette imitation du Christ dans la voie de l'amour, ce qui implique pour chacun d'entre nous en qui le péché a laissé des traces, et en même temps, miséricorde envers les autres, et pardon constant « comme le Père nous a pardonnés »... donc perte de soi, mais par le fait même, conquête de soi par grâce, conquête de la seule liberté qui donne à l'homme d'être pleinement lui-même, la liberté des enfants de Dieu. Voilà la victoire de l'amour dans le coeur de l'homme ; voilà par conséquent la victoire de la Miséricorde de Dieu amenant l'humanité à sa plénitude.

A cause de cela, tout vrai chrétien, par sa foi en cette victoire de la Miséricorde de Dieu sait qu'au sein de l'humanité, il est porteur en Église de la Vérité qui libère (cf. *Jean* 7, 16). Il sait — parce qu'il est adorateur du Père en esprit et en vérité (cf. *ibid.* 4, 24), c'est-à-dire parce qu'il communie dans la foi et l'amour au regard de Jésus sur le Père et sur son dessein d'amour pour l'humanité — qu'il n'y a pas d'autre voie (6) qui soit capable d'apporter le salut aux hommes, donc de garantir à chacun l'épanouissement intégral de son être et de son mystère personnel d'« élu » du Père en Jésus (cf. *Ephésiens* 1, 4), capable également de garantir à tout système social le respect des exigences fondamentales de liberté et de partage des richesses matérielles et spirituelles du monde nécessaires à la personne humaine pour vivre et progresser vers sa fin.

Ceci implique donc que le chrétien et l'Église elle-même doivent être présents au coeur du monde, de la société comme en leur lieu propose ; « *Toute terre étrangère leur est une patrie* », disait déjà au II^e siècle l'auteur de l'*Épître à Diognète* —

teen parlant des chrétiens (7). Tant la bonté de la création et de tout ce qui la compose, que le drame du mal qui essaie toujours d'étouffer le bien — et cette lutte, comme nous le montre l'*Apocalypse*, est coextensive à l'histoire de l'Église en marche vers le triomphe final à la Parousie — engagent le chrétien à être, au sein de tout ce qui forme le tissu de la vie, des hommes et des femmes, un ferment d'amour par l'ouverture du coeur à toute personne humaine, et par l'engagement actif dans l'entraide et le service. Et la même *Épître à Diognète* ajoute : « *En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde... Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désertier* » (8).

La profession des vœux de religion au sein de l'Église, et la dignité humaine

A la lumière de ce qui précède, essayons maintenant de clarifier le paradoxe impliqué par la profession des vœux de religion en rapport avec la dignité de la personne. Nous nous souvenons du reproche évoqué plus haut, voyant dans ce type d'existence chrétienne une « aberration destructrice du sens de la responsabilité humaine ». Mais ce que nous venons de dire au sujet de la vocation du chrétien comme ferment dans la société n'entraîne-t-il pas un reproche analogue, cette fois-ci au nom de la mission du chrétien dans la pâte humaine ?

Pour répondre à ces difficultés, voyons d'abord, au niveau de l'histoire, comment s'est manifestée l'impulsion initiale de ces modes d'engagement chrétien — multiformes d'ailleurs qu'on est venu à identifier comme un état de vie : la vie consacrée, la vie religieuse avec, comme expression fondamentale habituelle d'engagement, la profession des conseils évangéliques (9).

Au principe de ces formes de vie, il y a eu un homme, une femme, ou un groupe initial. Ces personnes étaient profondément enracinées dans la vie de leur temps, porteuses des angoisses et des espoirs de leurs contemporains, et probablement marquées par ce qui, dans leur milieu, était davantage « besoin de salut », et donc « appel ». en elles à une ferveur chrétienne intense. Or, à travers ces situations historiques très variées, ces hommes et ces femmes ont expérimenté fortement la Présence mystérieuse du Christ et la séduction de son Amour. Au coeur de leur vie de chrétiens engagés, ils ont senti en eux un appel à vivre pleinement et de façon radicale le don total de leur être au Christ Jésus, le grand Amour de leur existence, et par Lui, au Père. Ils ont compris mystérieusement, par des motions intérieures de l'Esprit, par des événements providentiels, que Jésus voulait les amener à prendre au sérieux *sa soif* de la gloire de son Père et du salut de tous les hommes : « *Quitte tout... et viens, suis-moi* ». Et chacun est devenu ainsi, par l'action en lui de l'Esprit, une expression bien particulière du Christ Jésus, du Christ « *en contemplation sur la montagne... annonçant le Royaume de Dieu aux foules... guérissant les malades et les blessés, convertissant*

(7) *Épître à Diognète* (éd. H.-I. Marrou, « Sources Chrétiennes », Paris, Cerf, 1951), p. 63.

(8) *Ibid.*, 6, 1 et 10.

(9) Pour la distinction entre les formes de consécration (religieuse, séculière) et les limites des termes utilisés pour désigner une réalité « charismatique » au sein de l'Église voir J.-G. Pagé, *Qui est l'Église ?*, t. 3, Bellarmin, 1979, p. 210, n. 3.

(5) Mère Julienne du Rosaire, o.p., *Le Coeur Eucharistique de Jésus*, Dominicaines Missionnaires Adoratrices, Beauport, Québec, 1966, p. 6.

(6) Ce qui n'exclut pas que l'Esprit soit au travail hors des frontières visibles de l'Église.

les pécheurs à une meilleure vie, bénissant les enfants, faisant du bien à tous, et obéissant toujours à la volonté du Père qui l'a envoyé » (10).

Formellement, rien ne différencie ces chrétiens de leurs frères et soeurs, engagés par l'appel de l'Esprit à suivre la voie de l'amour à l'exemple du Christ (cf. *Éphésiens* 5, 12) comme laïcs. Car l'essentiel de la vocation du chrétien, qui est d'entrer dans la disponibilité du Christ à l'égard de la volonté de son Père, en esprit d'adoration, d'action de grâce et d'amour, et dans l'ouverture totale du coeur à l'amour fraternel sans frontières, est le même pour le « religieux » que pour le laïc. Et il en est de même pour la perte de soi évangélique, voie royale du triomphe de l'amour dans une vie concrète, « voie étroite », la seule qui conduise à la Vie plénière en Dieu. Notons-le : tout chrétien, dans n'importe quel état de vie, doit être prêt à perdre sa vie en acceptant même le martyre, s'il le faut, et voir en cela « une faveur du plus haut prix et la marque de la suprême charité », « où le disciple devient semblable au Maître, en acceptant volontiers la mort pour le salut du monde, où il lui devient conforme par l'effusion du sang » (11).

Ce qui différencie essentiellement le consacré, le religieux, de ses soeurs et frères chrétiens laïcs, c'est d'abord et avant tout l'appel particulier de Dieu, le *charisme* accordé par l'Esprit invitant un chrétien individuel à entrer de manière encore plus radicale dans la disponibilité *illimitée* du Christ à l'égard du Père. Or ce mode particulier de vivre l'engagement fondamental de toute existence chrétienne réside dans ce que la personne appelée à la « vie selon les conseils », comme l'explique le Père Balthasar dans un article sur ce sujet (12) concentre toute son existence de croyant sur le noyau « d'une disponibilité totale existentiellement ratifiée envers Dieu » et accepte ainsi « une inconditionnelle mise à (sa) disposition (...) de ce qui lui est propre » (13). Cette façon de « suivre le Christ » exclut tout projet personnel, non en ce que la personne appelée à cet état ne s'y engage pas avec toute la force de sa liberté et l'intensité de son Amour, mais en ce que son projet personnel, en réponse à l'appel de Dieu, est de vivre en état de livraison totale sans plus, laissant à Dieu, par la médiation de l'Église, de la Règle, des supérieurs, la responsabilité de disposer librement d'elle pour « la gloire de Dieu et le salut du monde ».

Il est à noter que la profession des conseils évangéliques a traditionnellement été comprise comme un acte public et liturgique traduisant la livraison intérieure de la personne qui s'engage dans une vie « vouée », et ici le mot « vouée » doit être pris au sens strict, rejoignant l'idée de vœu. Ceci explique pourquoi l'engagement par la profession religieuse a un caractère global ; il est un acte unique, totalisant, le *votum professionis* (14), selon l'expression de saint Thomas d'Aquin, un acte de religion au sens fort. Or l'acte religieux par excellence, sommet de l'adoration de la créature à l'endroit de son Créateur, est bien l'offrande de Jésus au Père dans sa Mort rédemptrice, actualisée dans l'Église par l'Eucharistie, et à laquelle le chrétien est associé par le baptême. Voilà pourquoi, en parlant de la consécration religieuse, le Concile dira : « ...La profession

des conseils évangéliques... constitue précisément une consécration particulière qui s'enracine intimement dans la consécration du baptême et l'exprime avec plus de plénitude » (15). La profession religieuse se situe donc pleinement dans la ligne du sacerdoce baptismal et ainsi, de la vocation universelle de tout baptisé à la sainteté, dans la poursuite de la perfection de l'amour, amour qui est l'âme du culte spirituel de la vie, seul culte qui, uni à Celui de Jésus, glorifie vraiment le Père.

Ce que nous venons de dire sur l'engagement religieux dans ce qu'il a de fondamental, sur ce *votum professionis*, permet de saisir qu'il n'y a rien qui oppose cette forme d'existence chrétienne à la dignité humaine, puisqu'elle est dans le prolongement même de la vocation baptismale. Bien au contraire, une telle livraison de soi dans la « suite du Christ », dans la poursuite de la « voie de l'amour », conformément à l'appel de Dieu, est bien un acte de totale liberté — et même elle doit l'être pour être valide, — puisque cette livraison de soi permet à la personne de se réaliser pleinement en répondant librement au dessein de Dieu sur sa vie dans un dépassement de ce qui, en elle, pourrait tenter de la détourner de cette réalisation.

Mais il y a aussi les « vœux » de religion, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ces vœux ou conseils évangéliques rejoignent la personne humaine dans trois grandes zones importantes de son être : pulsion du désir amoureux (sexualité), pulsion du geste d'appropriation (avoir) et pulsion de la volonté d'affirmation de soi (pouvoir). Or, comme l'a fort bien expliqué le P. J.-M. Tillard : « Les plans du mystère de la personne compromis dans l'objet des trois vœux concernent donc les trois registres essentiels de l'existence et rendent compte des relations primordiales que l'homme noue et entretient pour s'accomplir. Les enjeux majeurs de la profession religieuse — amour, possession et liberté — sont en fait ceux de la vie humaine comme telle. Celle-ci, saisie dans ses lignes maîtresses, devient ainsi l'objet du don offert à la puissance transformante de la grâce de Dieu. Entreprise non de mise en veilleuse du sens de l'homme, mais de recréation par une option radicale portant sur l'"unique nécessaire". (...) Les vœux entendent expliciter la totalité de l'offrande et la profondeur même où celle-ci cherche à libérer l'Évangile » (16).

Ici encore, pas d'opposition entre la dignité de la personne humaine et ces moyens d'explicitation, dans le dynamisme même de la perte de soi évangélique et radicale, pour la liberté de l'amour, la livraison de soi à Dieu. Mieux encore, la profession des « vœux de religion » par celui qui en a reçu le *charisme*, peut constituer une manifestation singulière de la grandeur de la personne humaine, capable de s'épanouir en toute authenticité dans ce « don désintéressé d'elle-même », unique voie d'ailleurs pour se trouver pleinement (17), tout en prenant une légitime distance face aux grandes valeurs humaines comme l'amour conjugal et la fécondité, l'auto-détermination pour l'organisation de sa vie, face également aux biens d'ici-bas, valeurs bonnes en soi et même nécessaires, mais éphémères et à l'attrait séducteur pour un coeur qui n'y prend garde.

(10) *Lumen Gentium*, n° 46.

(11) *Ibid.*, n°42.

(12) H.-U. von Balthasar, « Une vie livrée à Dieu », *Vie Consacrée*, 1971, p. 5-25.

(13) *Ibid.*, p. 15.

(14) Somme *Théologique*, IIa-IIae, q. 186, a. 9.

(15) *Perjéctae caritatis*, n° 5, 1.

(16) J.-M. R. Tillard, *Devant Dieu et pour le monde : Le projet des religieux*, Paris, Cerf, 1974, p. 390-1.

(17) *Gaudium et Spes*, n° 24, 3.

En un mot, loin donc de pouvoir discerner dans cette forme d'engagement chrétien — bien vécu surtout — une quelconque opposition à la dignité humaine, nous pouvons certainement y reconnaître un mode d'existence pleinement épanouissant, tant au plan humain qu'au plan chrétien, pour celui que Dieu appelle à vivre ce don spécifique au sein de l'Église. Or justement, la profession religieuse comporte aussi une signification très spéciale qui exprime à sa façon, en complémentarité d'ailleurs avec les autres formes d'engagement chrétien, « la sacramentalité globale » de l'Église, et contribue ainsi, à sa manière, au déploiement « symphonique » de la louange que le Christ offre à son Père et à l'union avec son Corps, l'Église, de même qu'à la communication également « symphonique » de sa Parole et de sa Vie dans le témoignage et le service des membres du Peuple de Dieu : « Chacun selon la grâce reçue, mettez-vous au service les uns des autres, comme de bons intendants d'une multiple grâce de Dieu » (1 Pierre 4, 10).

Cette dernière affirmation peut compléter nos propos, car elle rejoint l'horizon plus global du Mystère de la Volonté salvifique de Dieu que nous avons entrevu dans cette étude. En effet, si dans l'Incarnation Rédemptrice du Christ le paradoxe humain est résolu, c'est la mission sacramentelle de l'Église de permettre aux générations successives d'avoir accès au salut, à cette Vie Nouvelle que l'Esprit de Jésus répand à profusion chez celui qui s'y ouvre dans la foi, tout comme c'est sa mission de préparer, par l'activité de ses membres, le Royaume final qui éclatera dans le retour glorieux de son Seigneur. Cette collaboration active des hommes à l'oeuvre du salut est aussi une manifestation inouïe de la dignité de la personne humaine.

Cette marche vers le Royaume exige donc l'activité des hommes et des femmes au coeur du monde — activité d'ailleurs que ceux-ci ont le droit et le devoir de poursuivre en utilisant toutes les ressources que le Créateur a mis en eux et dans l'univers pour ces tâches. C'est au sein de cette activité et dans la communion et l'entraide avec tous les hommes de bonne volonté, que le chrétien doit être collaborateur de Dieu, partenaire d'Alliance pour la préparation du Royaume, en cherchant surtout à pénétrer cette activité et ces relations d'esprit évangélique et à orienter ces efforts de l'homme vers la finalité ultime de toute la création. Cet aspect de la vocation chrétienne manifeste davantage son pôle d'incarnation, d'immanence (18), et c'est vers ce pôle que s'oriente surtout l'activité des laïcs, sans pour autant les y cantonner, puisque par leur sacerdoce baptismal, les chrétiens laïcs sont fondamentalement des adorateurs du Père en esprit et en vérité, des participants à l'Intimité Trinitaire en communion ecclésiale et des fils livrés amoureusement, dans le concret de leurs existences, au bon plaisir de Dieu. Oublier cela entraînerait le risque d'une mentalité séculariste stérile, tout comme l'oubli de l'aspect incarné de la vocation chrétienne fait surgir des formes d'angélisme anhistorique dont les « gnoses » de toutes sortes sont des exemples.

Le religieux, lui, illustre davantage le pôle de transcendance de la vocation chrétienne sans toutefois devenir pour autant étranger aux projets, aux luttes, aux espoirs et aux drames de cette humanité dont il demeure un membre. Il doit,

à sa façon « religieuse » et dans la ferveur de sa charité, rester inséré dans ces diverses réalités humaines. Dans cette polarisation vers la transcendance, la vocation des religieux acquiert une valeur symbolique, quasi-sacramentelle, offrant à tous les frères et soeurs en Église (et même en dehors d'elle), sous le symbolisme d'un mode d'existence marqué par la radicalité *effective* de l'engagement, un moyen de percevoir avec une certaine acuité ce qu'il y a de plus grand, de plus mystérieux et aussi de plus apparemment paradoxal, mais profondément libérateur, dans la vocation chrétienne.

Ainsi, par la radicalité de la livraison de soi à Dieu, le religieux garde particulièrement vivante au coeur de l'Église la primauté de la contemplation, de l'adoration, attitudes essentielles « parce que Dieu est Dieu », — sans adoration d'ailleurs, toute relation avec Lui et toute compréhension de ses volontés sont faussées — d'une adoration véritable, « en esprit et en vérité » et pénétrée d'action de grâce, s'exprimant dans l'offrande de la personne « en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu », uni au Sacrifice du Christ et qui se traduit dans une vie conforme à la volonté du Père, accomplissant « ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait » (Romains 12, 1 s.).

Mais cette ouverture radicale et amoureuse à la volonté de Dieu signifiée dans la profession religieuse garde également vivante dans l'Église la conscience de cette condescendance d'un Dieu qui a voulu avoir besoin des hommes pour coopérer au salut du monde en Jésus, l'Unique Sauveur. Participation volontaire à la croix de Jésus pour la vie du monde et union à sa soif des âmes qui font de tout religieux, même dans le silence d'un cloître, un apôtre. Éminemment apostolique, la vie religieuse est également totalement « diaconale », en état de service, et cet état s'exprime très concrètement dans cette variété multiforme de dons accordés par l'Esprit aux diverses familles religieuses qui sont « expressions et rappels » à l'Église de sa propre « symphonie diaconale » par l'engagement de tous ses membres dans le service et l'entraide, signe particulièrement éloquent de l'authenticité de la foi.

Finalement, le témoignage de la profession des trois voeux de pauvreté, chasteté et obéissance, est lui aussi pour l'Église et l'humanité un signe. En effet, la distance que prennent des religieux par rapport aux valeurs temporelles rappelle à l'ensemble de l'Église, d'une part, le danger de séduction qu'exerce le créé à cause de la tentation d'égoïsme chez l'homme, et d'autre part, le caractère transitoire de notre situation de pèlerins vers la Maison du Père. Car si, en citant l'Épître à Diognète, nous avons mis en relief plus haut l'appartenance des chrétiens à la cité terrestre, il faut aussi nous rappeler la deuxième partie de cette même citation : « et toute patrie leur est une terre étrangère. » Car les chrétiens résident dans leur propre patrie comme « des étrangers domiciliés, des paroikoi » (19). Tous les temps, et le nôtre en particulier, ont toujours besoin de signes parlants du caractère transitoire de toute existence terrestre.

(18) Voir J.-G. Page, *op. cit.*, p. 89-90 et •227-229.

(19)Épître d' *Diognète* 5, 5, *loc. cit.*, p. 63.

Le grand Irénée de Lyon écrivait au deuxième siècle cette phrase devenue célèbre : « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, mais la vision de Dieu est la vie de l'homme* » (20). C'est la conviction de la vérité profonde dont une telle phrase est porteuse qui permettait à Ignace d'écrire, — et avec quelle audace ! — « *Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand j'en serai arrivé là, je serai un homme. Permettez-moi d'imiter la passion de mon Dieu* » (21). C'est une même foi, un même amour qui a conduit des milliards de croyants à offrir leur vie au Père, par Jésus, dans la force de l'Esprit, éclairés par le message évangélique, et cela, dans une infinité de situations, « offrande existentielle » qui les a conduits à la grande liberté de l'amour, et ultimement, au partage éternel de la vision de Dieu. C'est cette lumière et ce dynamisme qui ont présidé à l'irruption, à travers l'histoire de l'Église, de cette floraison de vocations vouées à la suite du Christ dans une forme de vie marquée par le radicalisme évangélique et qui ont réalisé aussi dans tant d'hommes et de femmes, au sein de ces vocations, l'épanouissement profond d'un être transformé par l'amour, capable de s'écrier comme le fit la petite sainte de Lisieux sur son lit de mourante

« *Oh ! non, je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour !...* » (22).

Soeur Gilberte BARIL, o.p.

(20) Adversus *Haereses*, éd. Harvey, t. 2, p. 219.

(21) Ignace d'Antioche, *Lettres*, loc. cit., p. 115.

(22) Mère Agnes de Jésus, *Novissima Verbe : Derniers Entretiens de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, Lisieux, 1926, p. 194.

Soeur Gilberte Baril, née à Edmonton, Alberta (Canada) en 1939. Religieuse chez les Dominicaines Missionnaires Adoratrices à Québec. Maîtrise en théologie de l'Université Laval. A travaillé comme missionnaire chez les Amérindiens et dans la formation des religieuses au Pérou et à Québec ; a aussi fait un stage à Haïti. Travaille auprès d'un groupe de laïcs et de prêtres lié à la communauté. A publié plusieurs articles de revue.

Souscrivez un abonnement de soutien à Communio)

Michel ROUCHE

Naissance et histoire de la vie consacrée

Le monachisme, infiniment divers, ne traverse toute l'histoire de l'Église que parce que, dès la communauté des Actes, il répond à un besoin constant, celui de vivre le baptême le plus parfaitement possible.

La vie publique du Christ s'ouvre dans les Évangiles par la rencontre de Jean-Baptiste et de Jésus : « Jean vient en effet qui ne mange ni ne boit, et l'on dit : "Il est possédé". Vient le Fils de l'homme qui mange et qui boit et l'on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs" » (*Matthieu* 11, 18-19). Dans cette opposition est déjà contenue toute l'histoire de la vie consacrée. Faut-il imiter Jean-Baptiste ou Jésus ? Pour être séparé, doit-on partir au désert ou rester au milieu des hommes ? La rupture fondamentale à laquelle est appelé tout homme par la Révélation est objet de controverse mais en même temps, quelle que soit la voie choisie, elle est indiscutable car l'appel s'adresse à tous. La vie consacrée est tout en germe dans l'Évangile. L'ascèse au désert de Jean-Baptiste, la pauvreté du Christ sont des exemples à suivre. Dès les premiers temps, la communauté primitive, l'Église des martyrs comme celle des Pères égyptiens et grecs, se sont engagés sur cette voie qui aboutit à l'apparition des premières règles monastiques.

Le Nouveau Testament crée en effet une attitude nouvelle par rapport à la loi mosaïque, grâce à la venue du Messie. Certes la pensée juive, avec les communautés esséniennes, avait pressenti combien la pauvreté permet de tout attendre de Dieu. Mais les Béatitudes (*Luc* 6, 20-23 et *Matthieu* 5, 3-12) rendent évident que le vrai disciple du Christ doit se détacher de tout ce qui appartient au siècle présent pour atteindre le Royaume de Dieu et se laisser envahir par son amour. Cet abandon du siècle repose aussi sur la proximité des derniers temps. Il faudra alors être prêt à quitter